

je vous paye une seconde pinte. • L'homme but une seconde pinte, et l'on se sépara. Le lendemain, Day allait trouver un de ses amis, petit commis voyageur, nommé Martin, et lui faisait part de la recette. Ils fabriquaient ensemble une certaine quantité de cirage, et en remplirent de vieilles bouteilles achetées de rencontre. Cela fait, un émissaire des deux associés s'en alla chez tous les marchands de cirage de Londres, et à chacun d'eux il adressa la même question : « Avez-vous du cirage de Day et Martin ? » Naturellement, tous les marchands répondirent : Non. Le lendemain et les jours suivants, même question, faite par d'autres émissaires ; même réponse des industriels. Enfin la demande changea de forme : « Ne voudriez-vous pas acheter du cirage de Day et Martin ? » Volontiers, s'empressent de répondre tous les marchands. La fortune de la maison Day et Martin était faite. Nos deux amis avaient adopté pour vignette de leurs bouteilles un chat exaspéré de voir son image réfléchie dans l'empêche d'une botte, comme dans un miroir : Cette vignette fit le tour du monde ; elle se montra, ajoute la légende, jusque sur les pyramides d'Égypte, où la maison Day et Martin avait fait coller ses innombrables prospectus. Enfin, l'ex-habitué de la brasserie de Londres, l'ouvrier Day venant à marier sa fille lui donna un million de dot. Voilà ce qu'on ne trouve pas toujours dans une pinte d'ale, et nos braves Parisiens auraient, sans doute, grand tort de s'appuyer sur cette histoire, qui ressemble à un conte, pour continuer plus longtemps d'aller s'abrutir à la brasserie... Encore une petite curiosité, avant d'abandonner la brasserie. Un Bruxellois, M. van den Daele, dont le nom a été mêlé en 1857 à un curieux procès intenté par lui au prince d'Orange, héritier présomptif de la couronne de Hollande, en payement d'une somme de 300,000 fr., prix du domaine d'Orfeuil ; ce Bruxellois, disons-nous, créa, il y a quelques années, à Paris, la brasserie de la Saucisse-d'Or. Chaque soir, parmi les saucisses débitées au consommateur, il y en avait une qui renfermait une pièce d'or de 5 fr. L'invention fit fureur, mais l'autorité y mit obstacle, comme constituant une infraction à la loi sur les loteries. Les consommateurs désolés désertèrent la Saucisse-d'Or dès qu'elle ne fut plus qu'une saucisse ordinaire : *Sic transit gloria mundi*. Après tout, mieux vaut encore la brasserie que ces débits de consolation, que ces crémeries borgnes et que ces caboulots puants, où, sous prétexte d'absinthe, on vous sert une mixture d'acide sulfurique et de vitriol. Un verre, deux verres, trois verres... Cela s'appelle, en l'an de grâce 1867, dans le langage imagé de nos jeunes-France, un *perroquet*, deux *perroquets*, trois *perroquets*. Perroquets pour perroquets, je préfère, faut-il l'avouer ? ceux qui disent, parlant du bec : « As-tu déjeuné, Jacquot ? » et cela, bien que ces jolis animaux soient fort insupportables. D'ailleurs, on a toujours la ressource, s'ils sont trop bavards, de leur tordre le cou et de les faire empailler... tandis que la muse verte ! Ah ! la muse verte est une triste musette !

BRASSEROLE s. f. (bra-se-ro-le — rad. bras). Bracelet de femme. Vieux mot.

BRASSEUR, EUSE s. (bra-seur, eu-ze — rad. brasser). Celui, celle qui fabrique de la bière et qui en vend en gros : Les BRASSEURS boivent plus qu'ils ne mangent. Les Cantois avaient mis à leur tête *Artevelde*, fils de ce BRASSEUR qui s'était rendu si fameux pendant les guerres d'Édouard IV contre la France. (De Barante.) La sainte Vierge était la patronne de la corporation des BRASSEURS. (Bachelet.)

Versez la bière aussi, nous la boirons sans honte, Et monsieur le brasseur y trouvera son compte. C. DELAVIGNE.

— Fig. Intrigant, personne qui brasse, qui prépare, qui machine quelque chose : *Nous parlons uniquement du BRASSEUR, du tripoteur d'affaires, et surtout de celui qui recherche de préférence les opérations embarrassées pour pêcher en eau trouble.* (M. Alhoy.)

— Encycl. Législ. Nul ne peut exercer la profession de brasseur s'il n'a pris une patente, s'il n'a donné par écrit la contenance de ses chaudières, cuves et autres vaisseaux, et s'il n'a fait empreindre sur chacun de ces vaisseaux un chiffre qui en indique la capacité. Chaque fois que le brasseur veut fabriquer de nouvelle bière, il doit en donner avis à la régie, au moins quatre heures d'avance dans les villes et douze heures dans les campagnes, et déclarer l'exacte quantité qu'il veut produire. Les employés de la régie ont le droit de se présenter à toute heure dans la brasserie, pour vérifier la sincérité de la déclaration. La bière forte paye un droit de fabrication de 3 fr. par hectolitre, et ce droit est réduit à 75 c. pour la petite bière. A Paris et dans les villes au-dessus de 30,000 âmes, les brasseurs prennent des abonnements avec la régie, et ils payent annuellement une somme fixe en rapport avec l'importance de leurs établissements.

Brasseur roi (LE), roman publié en 1833 par le vicomte d'Arincourt. A une époque où les amis de la branche aînée continuaient contre la branche cadette une guerre excessivement vive, le fameux auteur du *Solitaire* publiait coup sur coup des romans dans lesquels l'histoire était accommodée en allusions

qu'il ne fallait pas, dit M. Théodore Muret, examiner scrupuleusement. De tous ces romans, qui s'appelaient les *Rebelles sous Charles V*, les *Ecorcheurs* ou l'*Usurpation* et la *peste*, le *Double règne*, etc., celui qui obtint le plus de vogue fut le *Brasseur roi*. Le brasseur roi, c'était Jacques Artevelde, le roicitoien, comme l'appelaient l'ardent écrivain légitimiste, ou plutôt Louis-Philippe. La préface placée en tête de l'ouvrage ne permettait pas de se tromper sur le portrait que l'auteur avait voulu dessiner. Bien entendu, Artevelde commettait tous les crimes et toutes les bassesses que les chefs de file du parti légitimiste se plaisaient à prêter au roi nouveau. Un public nombreux se jeta sur cette pâture avec une avidité sans pareille, faisant au livre un succès de vente, à défaut d'un succès d'art. Cette diatribe, dramatisée dans la forme romanesque mise à la mode par Walter Scott, avait eu un certain succès politique, dit M. Hallays-Dabot, dans son *Histoire de la censure théâtrale en France*. M. d'Arincourt, pour rendre la manifestation plus éclatante, voulut transformer en pièce ce factum accusateur.

Un jeune écrivain inconnu à la scène, M. Thomas, se chargea de ce travail ; un directeur, celui de l'Ambigu, M. de Cès-Caupenne, dont la caisse était fort malade, consentit à accueillir le manifeste, moyennant une épingle de 2,000 fr., un prêt de 10,000 fr. avant la première représentation, et un autre de 5,000 fr. le lendemain. « Par qui étaient faits les fonds de ce marché politico-théâtre ? se demande l'auteur de l'*Histoire par le théâtre*. Par M. d'Arincourt lui-même, ou bien par les contributions de quelques légitimistes zélés ? Peu importe ; les 2,000 fr. d'épingle furent donnés, les répétitions commencèrent ; mais le ministre, informé des applications injurieuses et on ne peut plus transparentes contenues dans la pièce, contre le roi et contre la famille royale, intima au directeur l'ordre de cesser les répétitions. Aussitôt procès, intenté à M. de Cès-Caupenne par M. Thomas, devant le tribunal de commerce : il veut que l'on joue la pièce, tout au moins que les 2,000 fr. avancés lui soient restitués. Comme Chicaneau, il s'écrie : « Hé ! rendez donc l'argent ! » mais le directeur fait la sourde oreille ; il se débat à outrance, ne veut ni jouer la pièce contre le gré de l'autorité ni tirer les 2,000 fr. de sa caisse. A la fin pourtant, il dut s'exécuter, et rendre ce qu'il avait reçu. Quant au *Brasseur roi*, roman, il doit aujourd'hui d'un sommeil paisible parmi les livres oubliés.

Brasseur de Preston (LE), opéra-comique en trois actes, paroles de MM. de Leuven et Brunswick, musique d'Adolphe Adam, représenté à l'Opéra-Comique, le 31 octobre 1838. Voici de quelle façon un critique de la bonne école, qui a eu le tort de garder l'anonyme, raconte le libretto du *Brasseur* : « Daniel Robinson a pour industrie de brasser de la bière à Preston sous le roi George II ; c'est pourquoi on l'appelle le brasseur de Preston. Les troupes royales sont auprès de la ville, à la veille de livrer le combat au prince Édouard, fils du prétendant ; mais Daniel s'en soucie autant qu'un poisson d'une pomme. Le brasseur va se marier et recommande à sa fiancée, Effie, de ne pas le confondre avec son frère George, qui lui ressemble de la façon la plus alarmante. En revanche, le moral des deux jeunes gens diffère complètement : George est tapageur, bambocheur, mais brave, généreux et loyal ; Daniel est doux comme un agneau non encore sevré, et timide comme un lièvre. On n'attend plus pour la noce que le frère George... Tout à coup, le sergent Toby se présente avec une mine effarée et inquiète, et demande à Daniel si le lieutenant George n'est pas à la brasserie. Le congé de deux jours qu'il avait obtenu est expiré sans qu'il ait reparu, et comme on doit livrer bataille le lendemain, il serait considéré comme déserteur et déshonoré s'il ne revenait au camp avant midi. Cette triste nouvelle tombe dans la joie générale comme une goutte d'eau glacée dans une chaude vapeur, et abat subitement l'allégresse des convives ; la noce est interrompue ; Daniel veut courir à la recherche de son frère, et il monte en carrosse, suivi de la jeune Effie, tout éplorée. »

Au second acte, nous sommes transportés dans le camp anglais. Daniel arrive avec Effie et le brave sergent : grâce à la miraculeuse ressemblance, les soldats prennent Daniel pour George ; cette méprise suggère à Toby l'idée de revêtir le brasseur de l'uniforme de George, et de lui faire tenir à la bataille la place de son frère absent. Daniel se prête de bonne grâce à cette substitution de personnes, comme on dirait en argot judiciaire ; mais il est peu martial de son naturel et se connaît médiocrement en stratégie. Toby, qui est un homme expéditif et que rien n'embarrasse, lui donne sur place une leçon de tenue militaire ; il apprend à marcher fendu comme un compas, à rouler de gros yeux, à porter son chapeau de travers, à fumer dans une pipe culottée, à dire morbleu ! sacrebleu ! et autres fleurs de rhétorique soldatesque ; cette leçon profite beaucoup plus à Effie qu'au débonnaire Daniel. Cependant le conseil a prononcé, et le lieutenant George doit garder pendant deux mois les arrêts forcés. C'est dur ; mais en comparant cette punition aux dangers que le rôle qu'il a accepté pouvait lui faire courir, le brasseur se console. Entre Jenkins, un vieil offi-

cier de marine : « Vous êtes le lieutenant Robinson ? — Oui, monsieur. — En ce cas, vous devinez l'objet de ma visite. Ma sœur, séduite et abandonnée par vous ! Il me faut une réparation, le mariage ou un duel à mort, à votre choix ; prenez votre épée et suivez-moi. — Impossible, monsieur ; j'ai dû rendre mon épée, je suis aux arrêts. » Au même instant, on crie : Aux armes ! ce sont les Ecossais. « Aux armes, mon lieutenant ! dit Toby. — Impossible, sergent ; je suis aux arrêts. — Aux arrêts ! un jour de bataille ! Malheur ! mon brave George serait déshonoré. Je vais supplier le général de les lever ; il ne me refusera pas cette faveur, la première que je lui demande. » En effet, Toby revient bientôt après avec le consentement du général. Le malheureux brasseur n'a pas été plus tôt hissé sur un cheval, que la courageuse bête (je parle du cheval) l'emporte au galop au milieu des rangs ennemis. Le bruit du canon lui a fait prendre le mors aux dents... Les Ecossais sont en pleine déroute, et le général, pour récompenser les prodiges de valeur du lieutenant Robinson, le nomme capitaine sur le champ de bataille. Il est de plus désigné pour aller présenter au roi les drapeaux pris sur l'ennemi... Le roi, charmé de sa belle conduite, le charge de la pacification de l'Irlande. Daniel ne peut refuser, et pour surcroît de désespoir, il doit partir le soir même ; mais comme un malheur n'arrive jamais seul, le major Jenkins revient avec le contrat de mariage qu'il a préparé d'avance, et comme le lieutenant suppose d'accomplir sa promesse... Heureusement George revient, et, par un coup de théâtre très-adroit, se substitue à Daniel au moment où celui-ci, traqué dans ses derniers retranchements, va épouser Anna Jenkins. Daniel se démet alors de son métier de héros improvisé, et retourne à sa brasserie de Preston, où il épouse son Effie. Il était impossible de rajeunir d'une façon plus heureuse le sujet si usé des *ménages*. Aussi doit-on adresser les plus grands éloges aux auteurs d'une pièce, assez spirituelle et habilement mouvementée pour se passer, au besoin, de musique. C'est été grand dommage en cette occasion, car la partition d'Adolphe Adam est une des meilleures productions de ce compositeur ; non-seulement il la jouait ainsi lui-même, mais les critiques les plus compétents lui prêtent un succès au moins égal à ceux du *Chalet* et du *Postillon de Longjumeau*. Les couplets de Chollet au premier acte ; le chœur des soldats ; la poétique romance : *Pour sauver sa vie*, et le récit de Chollet racontant les prouesses de son cheval, sont de charmants morceaux. Le compositeur et les auteurs avaient fait aussi la part du vulgaire, dans la scène où Effie, pour donner du cœur à son fiancé, prend les attitudes et la démarche militaire. Quand Mlle Prévost, dit le critique anonyme déjà cité, a commencé à parcourir le théâtre au pas de charge, en chantant, *Han plan plan*, le parterre s'est ému ; aux jurons véritables qu'elle a prononcés, l'enthousiasme a éclaté ; mais quand on l'a vue prendre une pipe, envoyer des bouffées de fumée de vrai tabac de caporal, qui ont répandu un vrai parfum de taverne et de corps de garde, oh ! alors les trépidations du parterre ont ébranlé la salle. Le succès de la pièce se prolongea pendant plusieurs années. Le *Brasseur de Preston* a été repris à l'Opéra-National le 22 janvier 1848. Mme Henri Potier, charmante comédienne d'ailleurs, chantait faux le plus agréablement du monde. Son entourage avait la voix juste ; mais quelle voix, hélas ! — Musard a tiré de cet ouvrage un fort joli quadrille.

Brasseur d'Amsterdam (LE), opéra-comique en un acte, paroles de M. de Najac, musique de M. Alary, représenté à Ems le 19 août 1861. Ce petit ouvrage a un cachet de sensibilité bourgeoise qui rappelle les pièces du commencement de ce siècle. La femme de M. Vanberg se croit incomprise par son mari ; elle s'abandonne à des idées romanesques, qui peu à peu revêtent la forme plus arrêtée d'un certain Raoul de Floriac ; mais, préférant le rôle de galant homme à celui d'homme galant, Raoul, ami de Vanberg, l'avertit du danger auquel son prosaïsme exagéré l'expose. La femme du brasseur comprend qu'elle cotoyait l'abîme, et le ménage se réconcilie, grâce au dévouement de l'amitié. Plusieurs morceaux agréables ont été distingués dans ce petit opéra : la romance chantée par Mme Cambardi : *De chagrin je me meurs* ; la scène *Si je t'aime, c'est fait de moi*, et le rondeau final. Huet et Caussade ont joué les rôles de Vanberg et de Raoul.

BRASSEUR (Philippe), poète et chroniqueur flamand, né à Mons vers 1597, mort vers 1650. Il exerça le ministère ecclésiastique, et composa en vers latins un grand nombre d'opuscules sur les antiquités et les hommes remarquables du Hainaut. Nous citerons seulement, parmi ses ouvrages : *Sidera illustrium Hannoniae scriptorum* (Mons, 1637) ; *Origines omnium Hannoniae canobiorum octo libris brevier digesta* (1650).

BRASSEUR (Jules Dumont, dit), acteur comique, né à Paris en 1829, est fils d'un marchand de bois qui le destinait au commerce. Après avoir fait ses études à l'institution Jauffret, et suivi, jusqu'en rhétorique, les cours du collège Charlemagne, il fut placé comme commis gantier au magasin de la Chaussée-d'Antin. En 1847, il débuta au théâtre de Belleville, et fut engagé six mois après aux Délassements-Comiques, d'où il passa, au bout d'une année, aux Folies-Dra-

matiques. Enfin, en 1852, il débuta au Palais-Royal dans le *Misanthrope* et l'*Auvergnat*, par le rôle de Mâchavoine, et conquit à la première épreuve une place distinguée à ce théâtre. Depuis lors, il a créé avec succès, entre autres rôles, ceux de Vergot, dans le *Célèbre Vergot* ; de sir Muffin, dans *Sur la terre et sur l'onde* ; d'Achille, dans le *Chapeau de paille d'Italie* ; de M^{me} Floquet, dans le *Roman chez la portière* ; de Godefroy, dans la *Perle de la Cannebière* ; de Jérôme, dans *Un bal d'Auvergnats* ; d'un des fils de Cadet-Roussel, dans les *Trois fils de Cadet-Roussel* (1860) ; du garde champêtre, dans la *Demoiselle de Nanterre* (1862). Un de ses meilleurs succès est celui qu'il a obtenu dans le rôle de Colladon, dans la *Cagnotte* (1864). Il a paru encore dans une foule de pièces qu'il serait trop long d'énumérer, et dans lesquelles il excelle à représenter les types grotesques, les niais excentriques, qui tentent des efforts burlesques pour extraire de leur crâne épais quelque idée absurde et fertile en tribulations. Où M. Brasseur n'a pas de rival, c'est particulièrement dans l'imitation, et on l'a vu souvent reproduire, d'une façon véritablement surprenante, les diverses physionomies des principaux acteurs de Paris. Ce talent imitatif s'est montré surtout dans *Une charge en douze temps* ; le *Royaume du caledonbour*, revue en trois actes et dix tableaux (1855) ; *Avez-vous besoin d'argent ?* parodie de la *Question d'argent* (1856), rôle de d'Argencourt ; *Ce que deviennent les roses*, parodie du *Demi-monde* (1857), rôle de la baronne d'Ange. Parmi les créations heureuses de M. Brasseur, on peut encore citer : *Un merlan à bonnes fortunes*, rôle à travestissements ; *Habitez donc votre immeuble*, où il remplissait cinq ou six rôles à la fois ; *Un feu de cheminée* ; *Cerisette en prison* ; *Voyage autour de ma femme* ; le *Sabot de Marguerite* ; l'*Amour*, 1 fort vol. in-18, prix 3 fr. 50 ; la *Sensitive* ; *En avant les Chinois* ; *Infanterie et cavalerie*, etc. M. Brasseur emploie ses congés à parcourir la province. L'hiver, il est demandé dans une foule de salons, dont il fait l'amusement par son talent de grotesque.

BRASSEUR, voyageur et administrateur français. V. LEBRASSEUR.

BRASSEY (Thomas), ingénieur anglais, né vers 1805 à Buerton. Parmi les travaux d'art auxquels il a pris part ou qu'il a dirigés, on peut citer : en Angleterre, les chemins de fer Grand-Junction, Severn-Valley, Lancastre et Carlisle, Caledonian, North-Stafford, Buckinghamshire, South-Western, Eastern-Union ; en France, les lignes de l'Ouest et de la Méditerranée ; et, en Espagne, plusieurs autres voies ferrées. L'un des associés de MM. Betts et Peto, il a entrepris au Canada le Grand-Trunk-Railway.

BRASSEYAGE s. m. (bra-sé-ia-je — rad. brasser). Mar. Action de brasser une ou plusieurs vergues. Syn. de BRASSAGE.

— Porter au brassage sur les états. Se dit d'une vergue qui est beaucoup brassée. « *Jumelle de brassage*, Garniture en bois de chêne, roustée sur l'avant d'un bas mât.

BRASSEYER v. n. ou intr. (bra-sé-é). Mar. Syn. de BRASSER.

BRASSIAGE s. m. (bra-si-a-je — rad. brasse). Mar. Mesurage à la brasse, quantité de brasses d'eau indiquée par la sonde : *L'énorme changement de BRASSIAGE n'amena aucun changement dans la température de l'eau.* (Arago.) — Petit brassage, Fond de six brasses au plus. « Grand brassage, Fond qui excède quarante brasses. » *Brassages moyens*, Fonds compris entre six et quarante brasses.

BRASSICAIRE adj. (bras-si-kè-re — du lat. brassica, chou). Hist. nat. Qui a rapport au chou ; qui s'en nourrit.

— Zooph. *Eponge brassicair*, Espèce d'éponge, dont les alvéoles sont disposées comme des feuilles de chou.

— s. m. pl. Entom. Famille de lépidoptères, dont la chenille se nourrit de chou.

— Encycl. C'est Geoffroy qui a créé le nom de brassicaires pour un groupe d'insectes appartenant aux lépidoptères, et dont les chenilles vivent sur le chou et sur les autres plantes crucifères. Les naturalistes ont depuis abandonné cette désignation, et le groupe des brassicaires forme aujourd'hui le sous-genre *piéride*.

BRASSICANUS (Jean-Alexandre), poète et philologue allemand, né à Wurtemberg en 1500, mort à Vienne en 1539. Son véritable nom était *Kohlburger*, que, selon l'usage des savants de l'époque, il changea en un nom de forme latine. Il reçut à dix-huit ans la couronne poétique, s'adonna à l'étude du droit et de la philosophie, devint professeur de belles-lettres à l'université de Tubingue, et, de là, se rendit à Vienne, où il mourut à l'âge de trente-neuf ans. Les poésies latines de Brassicanus n'ont pas une haute valeur ; mais ses travaux de philologie et ses éditions d'auteurs anciens sont justement estimés. On lui doit la publication d'ouvrages importants inédits jusqu'alors, notamment du recueil des *Geoponiques* (1539), formé sous Constantin Porphyrogénète ; de l'*Abregé de l'histoire ecclésiastique d'Esuse*, par Haymond, évêque d'Halberstadt, etc. Parmi les ouvrages qui lui sont propres, nous citerons : *Proverbiorum symmicta* (Paris, 1532) ; *Epistola de Bibliothecis*, etc.